



L'ATTENTAT

YASMINA KHADRA @EDITIONS JULLIARD
VINCENT HENNEBICQ / CIE. POPI JONES
FABIAN FIORINI

DOSSIER PÉDAGOGIQUE - OCTOBRE 2018

TABLE DES MATIÈRES

LES CRÉATEURS	4
YASMINA KHADRA	4
VINCENT HENNEBICQ	4
FABIAN FIORINI	4
JEAN-FRANÇOIS RAVAGNAN	5
ATTA NASSER	5
L'ESSENTIEL	6
L'ADAPTATION	6
DU ROMAN AU PLATEAU	6
INTENTIONS / INTUITIONS	7
EXTRAITS D'UN ENTRETIEN AVEC VINCENT HENNEBICQ	7
LE VOYAGE NÉCESSAIRE	8
ENTRETIEN AVEC VINCENT HENNEBICQ ET JEAN-FRANÇOIS RAVAGNAN	8
LA MUSIQUE	10
ENTRETIEN AVEC FABIAN FIORINI	10
LES TERRORISMES	12
LA QUESTION PALESTINIENNE	14
OUTILS PÉDAGOGIQUES ET PISTES D'ACTIVITÉS	16
DES FRAGMENTS COMME SOURCES DE DÉBATS	16
CARNET DE VOYAGE SENSORIEL / JERUSALEM	19
UNE LETTRE À AMINE / ATELIER D'ÉCRITURE	19
RESSOURCES POUR L'ENSEIGNANT ET LA CLASSE APRÈS LES ATTENTATS / FACE À LA RADICALISATION	19
BIBLIOGRAPHIE / FILMOGRAPHIE	20
GÉNÉRIQUE	22

LES CRÉATEURS

© E. Robert Espollou



YASMINA KHADRA

Né à Kenadsa, dans le Sahara en 1955, l'écrivain algérien de langue française Yasmina Khadra (de son vrai nom Mohammed Moulessehoul), officier pendant 36 ans dans l'armée algérienne, se forge un pseudonyme –féminin, à partir des prénoms de sa femme- pour écrire à l'abri de la censure. En 2000, il s'installe en France et embrasse pleinement la carrière d'écrivain livrant une œuvre au succès mondial – en partie autobiographique- traduite en 33 langues. Il y traite des thèmes des religions, du choc culturel et du dialogue complexe entre Orient et Occident, de la guerre et du terrorisme, notamment dans la trilogie que compose *L'Attentat* en 2005 après *Les Hirondelles de Kaboul* en 2002 et avant *Les Sirènes de Bagdad* en 2006. Son dernier roman *Khalil* a pour contexte les attentats de Paris en 2015.

© Hubert Amiel



VINCENT HENNEBICQ

Vincent Hennebicq est acteur, auteur et metteur en scène. Après avoir étudié au conservatoire de Liège / ESACT (2002-2006), il joue pour Jacques Delcuvellerie, Antonio Araujo, Raven Ruel, Guy Cassiers, Fabrice Murgia, Mathias Simons, Jos Verbist et met en scène des textes d'auteurs comme *Parasites* de Von Mayenburg et *Etats d'urgence* de Falk Richter. Très rapidement il crée des spectacles dont il signe le texte et la mise en scène : *Heroes (Just For One Day)*, *Going Home*, *Wilderness*, tous créés au Théâtre National/Wallonie-Bruxelles. Ses spectacles ont une dimension musicale importante.

Il enseigne à l'ESACT (Liège), est conseiller à la dramaturgie pour la Cie Artara.



FABIAN FIORINI

Pianiste, compositeur et arrangeur, formé en percussions classiques et africaines, il commence à quinze ans l'étude du piano qui reste son instrument de prédilection. Il aime travailler la musique de ses maîtres - Bach, Chopin, Strauss, Weill, Scarlatti, Monk, Parker - pour inventer de nouvelles perspectives auditives. Son chemin de créateur, très ouvert, lui a fait rencontrer notamment : Les Tarafs de Haïdouks, Ictus Ensemble, Aka Moon, Octurn, Gilbert Nouno, l'Ensemble InterContemporain, Anne Teresa De Keersmaeker, TG Stan, Garrett List, Frederic Rzewski, Philippe Pierlot, Pierre Vaiana, Kris Defoort, Lorent Wanson et Fabrice Murgia. Il enseigne (improvisation, formation avancée au Langage contemporain, arrangement / harmonie Jazz) au Conservatoire Royal de Liège, aux Arts au Carré à Mons. Il a composé l'imposé des demi-finales pour le concours Musical International Reine Elisabeth de piano 2016.



JEAN-FRANÇOIS RAVAGNAN

Formé à l'I.A.D. (Institut des Arts de Diffusion – Belgique), il suit l'enseignement des réalisateurs belges Frédéric Fonteyne, Bénédicte Liénard, Benoît Mariage, Frédéric Dumont et alterne exercices de fictions et de documentaires. Depuis 2007, il a été assistant réalisateur sur une douzaine de films dont *Le Silence de Lorna* et *Le Gamin au vélo* de Jean- Pierre et Luc Dardenne. Parallèlement, il collabore avec le théâtre comme créateur vidéo, accompagnant les équipes en Europe et Amérique latine, notamment pour Fabrice Murgia / La Cie Artara. En 2015, il réalise *Renaître* son premier court-métrage de fiction, tourné entre Bruxelles et Tunis, sélectionné au 68ème Festival du Film de Locarno et primé dans plusieurs festivals internationaux.



ATTA NASSER

Né dans une famille palestinienne à Jérusalem, Atta réside aujourd'hui en Belgique où il termine ses études de mise en scène à la RITCS School of Arts. Il a fait ses premiers pas au théâtre en 2007 en créant la *Rammad theatre Troup* avec quelques amis. De 2009 à 2010, à la TAM Summer School, dépendant directement du Théâtre National Palestinien à Jérusalem, il étudie et réalise trois projets. De 2010 à 2014, il est acteur et metteur en scène au *Al Harrah Theatre* à Bethléem, en Cisjordanie et participe à de nombreux festivals et workshops en Palestine et dans le monde entier.

L'ESSENTIEL

Vincent Hennebicq adapte et met en scène - pour un acteur, quatre musiciens et une chanteuse présents au plateau - le roman de l'écrivain algérien Yasmina Khadra, *L'Attentat*.

Amine, chirurgien arabe naturalisé israélien, vivant à Tel Aviv, vient d'opérer sans relâche les survivants d'un attentat-suicide. Il découvre, sidéré, que c'est sa femme Sihem qui a porté la bombe meurtrière et s'est sacrifiée pour la cause palestinienne.

Tandis que le roman prend des allures de thriller, épouse la quête de cet homme en recherche de compréhension et son voyage à rebours vers la Palestine de ses origines, l'adaptation scénique se déploie en images cinématographiques saisies lors du voyage bien réel de l'équipe de création entre Tel Aviv, Jérusalem, Bethléem et Jenine. La fiction et le documentaire se mêlent alors, le destin romanesque d'Amine avec ce que les très vivants témoins d'un déchirant conflit ont eu envie de lui dire.

« L'Attentat est un spectacle qui réunit mes trois grandes passions : le cinéma, la musique et le théâtre et j'y creuse toujours la même question: comment faire face à l'absurdité du monde quand on est en quête de sens et épris de liberté? »

Vincent Hennebicq

L'ADAPTATION

DU ROMAN AU PLATEAU

La structure narrative globale du roman est préservée par l'adaptation de Vincent Hennebicq, en ce compris le fonctionnement en boucle présentant, en prologue et à la fin, deux variations du récit puissant d'un attentat qui vient de piéger le narrateur. Le texte scénique par contre, drastiquement resserré sur la fulgurance des événements les plus saillants, livre un monologue focalisé sur les émotions, questions, souvenirs et doutes d'Amine, son besoin impérieux de comprendre. D'un roman de 240 pages, on passe à une épure d'une douzaine de pages, qui impose un trajet tout en tension d'une bien meilleure lisibilité pour un spectateur de théâtre. Cette « ligne claire », travaillée sur un rythme soutenu, peut alors s'enrichir des apports sensoriels et des langages scéniques entrelacés par Vincent Hennebicq. Le choix de la langue arabe tout d'abord – avec ses surtitres confortables – invite le spectateur à une posture paradoxale : attention accrue et bain auditif en lâcher-prise. La musique originale de Fabian Fiorini est jouée en direct par 4 musiciens et une chanteuse aux présences affirmées, dans un espace sobre où les lumières engagent le regard à basculer tantôt vers l'acteur seul au centre du plateau tantôt vers de larges images cinématographiques en surplomb. Ce road movie à travers villes et campagnes d'Israël et de Palestine, livrant les visages en gros plan des témoins rencontrés, opère une jonction émouvante et délicate entre fiction et réalité. Vincent Hennebicq a choisi de faire entendre à plusieurs reprises de brefs fragments de textes du poète palestinien Mahmoud Darwich qui ouvrent le sens vers l'universel et confirment son choix de traiter ce sujet clivant grâce au « pas de côté » du symbolique.



© Hubert Amiel

INTENTIONS / INTUITIONS

EXTRAITS D'UN ENTRETIEN AVEC VINCENT HENNEBICQ

(...)

Qu'est-ce qui vous a bouleversé dans le roman de Yasmina Khadra ?

Ce qui m'a bouleversé, c'est cette quête d'Amine. Cette façon de vouloir creuser... Le fait de se dire : je ne peux pas sombrer uniquement dans la tristesse, mais je veux savoir pourquoi Sihem, ma femme, a fait cela... Il n'a pas de réponse évidemment, mais c'est le mouvement moi qui m'intéresse... Se dire : Je vais essayer de comprendre, d'avoir des clés. Et ça, cela m'a vraiment habité, au point moins même de vouloir faire ce voyage. Pour moi, c'est une histoire plus grande que le conflit israélo-palestinien. Ça pose la question de : Que suis-je prêt à faire pour ne pas regarder le monde qui m'entoure ? Qu'est-ce que j'accepte de mettre en place pour avoir de l'argent, une famille, pour créer une bulle qui me protège du monde extérieur ? Cette bulle, Amine l'a construite car il décide de se naturaliser israélien, il accepte de travailler pour Israël, d'avoir un métier qui lui rapporte de l'argent, d'avoir une grande maison, d'avoir en fait tout ce dont on rêve... L'acte de sa femme Sihem va faire éclater cette bulle et rappeler qu'on vit dans un monde plus grand que cela, avec des choses qui nous dépassent et auxquelles on appartient malgré nous. Et ça, je trouve que c'est une question abyssale qui nous concerne tous. (...)

La musique occupe une place prépondérante dans votre travail. Qu'est-ce qui vous pousse à lui donner une telle envergure ?

Pour moi, la musique est un personnage à part entière. C'est le véhicule de l'émotion et des choses qui nous dépassent. (...) Elle est vraiment le vecteur de quelque chose qui ne s'analyse pas, mais qui s'ancre dans l'émotionnel et dans les souvenirs. La musique peut soit épouser une émotion, soit venir en contre point. Mon idée est de toujours jouer avec cela, de créer des frictions. (...)

L'Attentat est une vaste entreprise qui réunit l'image, le voyage, la rencontre, la musique, puis le plateau. Comment s'est construite l'adaptation scénique ? Nourrie de tout cela ?

Dès le premier jour, j'étais persuadé que ce spectacle allait être un récit, mixé à un concert, mixé à un film. Je savais que l'acteur serait central, entouré de musiciens et avec un film qui défile. Je voulais aussi que ce soit une pure collaboration entre le travail de Fabian Fiorini à la composition musicale, mon travail pour l'adaptation du livre, et le travail de Jean-François Ravagnan, un réalisateur dont j'admire le regard sur l'autre. Le fait de voyager avec lui était très important pour moi. Le voyage, c'est quelque chose de primordial, parce que le fait de rencontrer différentes cultures m'aide à vivre dans ce monde. (...) Lors du voyage, on se promenait et on allait à la rencontre des gens, spontanément... On leur demandait de nous parler un peu de leur histoire ou on leur racontait l'histoire du roman... et très souvent, on leur demandait de nous répondre dans leur langue d'origine. Mais du

coup, on ne comprenait rien et on a découvert ce que les gens disaient trois mois plus tard, lors du dérushage. En comprenant les témoignages, on a réalisé qu'il y avait un trait d'union hallucinant non seulement entre eux, mais aussi avec le roman. D'un seul coup, on s'est rendu compte qu'il y avait des gens qui disaient presque exactement ce qui était écrit dans le roman. C'est Khadra qu'il faut féliciter parce que lui n'a pas fait le voyage. Au contraire... il semble qu'il ait délibérément refusé de partir là-bas pour écrire ce livre, parce qu'il avait l'impression que c'était mieux qu'il l'écrive d'ici, sans savoir, sans connaître.

Fabian Fiorini était du voyage ?

Non Fabian n'était pas du voyage. Mon idée, c'était que l'on construise tous les trois de notre côté, presque sans lien. Je voulais qu'on ait quelques informations du travail de l'autre, mais sans aller trop en profondeur. Parce que j'avais l'intuition que ça allait créer des choses étonnantes dans le mix final. Du coup, j'ai donné mon texte très tard. Fabian a composé sur base de scènes que je lui avais racontées ou à partir de quelques images qu'il avait vues du film de Jean-François. Et Jean-François a monté son film sur une autre musique que celle de Fabian. (...) Les premières semaines de répétitions, je me disais que c'était un pari. Puis on a eu un labo d'une semaine qui a permis de vérifier si cela fonctionnait ou pas. Et en fait, oui, les choses se sont faites très facilement, cette concordance musique, images et théâtre, d'un seul coup. Très rapidement.

Vous avez rencontré Atta Nasser, merveilleux comédien palestinien, par le biais d'un casting. Il s'est très vite imposé ?

Oui c'était immédiat. Après, la question s'est posée de savoir comment j'allais le diriger dans un jeu en arabe, une langue que je ne parle pas. Je l'ai donc dirigé essentiellement sur le rythme, les intentions, ce que je percevais dans son regard, dans son énergie, sur la musicalité, le calme... Et puis comme on ne trichait pas sur le fait que c'est un acteur qui est effectivement palestinien, je voulais aussi qu'il ne « joue pas », qu'on ait vraiment la sensation d'être en partage avec quelqu'un qui n'est pas en train de produire sur le plateau. Chose que j'aurais dû faire avec quelqu'un qui aurait dû composer pour ce rôle, parce qu'il aurait dû se justifier à travers son jeu. Ici, il n'y a aucune justification. Si on accepte Atta, on accepte tout et il n'a pas besoin de jouer ou de surjouer.

→ **Propos recueillis par Sophie Dupavé le 3 juillet 2018**

LE VOYAGE NÉCESSAIRE

ENTRETIEN AVEC VINCENT HENNEBICQ ET JEAN-FRANÇOIS RAVAGNAN

Le voyage, pourvoyeur d'étrangetés et d'images neuves, a depuis le début de la période moderne –voyages d'apprentissage à Rome ou fascination pour l'Orient- marqué la vie et la pratique de nombreux artistes –peintres en majorité et poètes. Pour l'artiste contemporain, toutes disciplines confondues, voyager reste, a fortiori dans un monde déjà quadrillé et partout disponible en banques d'images immédiates, une expérience intime qui engage le corps, fait vaciller l'identité, ouvre les sens et aspire au choc de la rencontre et du surgissement. Il provoque l'étincelle qui initie ou avive le processus de création et contribue à légitimer l'œuvre en cours. Facilité par l'hypermobilité actuelle ou cherchant à s'en démarquer par l'usage lent de la marche, le voyage devient parfois le lieu même de l'œuvre – installation ou performance déployée sur place- mais le plus souvent il délivre le matériau même –technologie à l'appui- d'opus composites (image / texte / document / fiction) qui brouillent les frontières entre témoignage et récit, réel et imaginaire.

A quelle nécessité correspond le voyage dans vos pratiques d'artistes ?

Vincent Hennebicq : Partir, voyager, cela vient de ce que je préfère au théâtre : la nécessité d'empathie, le désir de comprendre l'autre, d'aller vers lui, qui me paraît essentiel dans le monde actuel. En voyage on perd tous ses repères, cela force l'humilité, oblige à la découverte d'une autre culture, une autre langue, une autre façon de penser, l'inconnu... Il y a énormément de livres et de documentaires sur Israël et la Palestine, mais en étant là-bas on perçoit une atmosphère, par exemple la peur, un de ces sentiments qui est « l'épice » de là-bas, comme on nous l'a dit, cette façon de se sentir toujours aux aguets.

Jean-François Ravagnan : Le voyage coupe mes habitudes sensorielles, on respire un air différent, la lumière est différente, la langue, les sons... j'ai l'impression que l'esprit réapprend en permanence et que le regard redevient presque vierge. Paradoxalement, les préoccupations de mon pays, de ma ville, les injustices, les questions sociales, c'est à l'étranger qu'elles se révèlent. Plongé dans une ambiance, un univers inconnu, mon esprit se met à travailler, à appréhender. En tant qu'artiste j'ai besoin d'apprendre en permanence, d'avoir ce sentiment du regard neuf, d'être en dehors de ma zone de confort pour commencer à m'exprimer.

VH : A l'endroit où on vit, on apprend à faire des concessions, on accepte, pour avoir une zone de confort, supporter un état du monde qui peut être déprimant. Et puis voyager participe aussi de l'envie de faire du théâtre, du cinéma, de raconter des histoires : quand on est en voyage, vient une nécessité de témoigner de ce qu'on a vu, « Attends ! Ça c'est incroyable ! Il faut que je le dise, que je raconte ». Voyager, c'est une façon de nous légitimer dans l'action de témoigner.

JFR : Raconter, c'est défricher une forêt vierge en permanence, avec avidité : qu'est-ce qu'il y a derrière cette dune ? Derrière cette maison ? Je ne viendrai peut-être plus jamais ici mais qu'est-ce qu'il y a dans cette arrière-cour ? C'est un besoin insatiable de savoir, repousser les frontières du connu. D'ailleurs, Vincent au théâtre et moi au cinéma, c'est aussi cette même sensation qu'on aime : dans la salle obscure, on veut perdre nos repères, être dans un ailleurs, comme retomber en enfance et découvrir quelque chose qu'on n'aurait pas vu sans ce cinéaste, ce metteur en scène.

Vous êtes là-bas, mais vous n'êtes pas « de là », donc il y a une marge d'erreur...

VH : Oui, il faut peut-être plus d'une vie pour comprendre ce conflit.

JFR : Mais d'avoir été là-bas, on s'est rendu compte de la tristesse de la situation. Les deux premiers jours on n'a pas tourné et très vite on a eu ce sentiment presque dépressif, d'impuissance. Remplis de nos croyances occidentales, on dit « il faut trouver une solution » mais dès qu'on est confronté à la réalité, c'est beaucoup plus compliqué qu'on ne le pense, quasiment insoluble.

VH : Alors se sont confirmés la nécessité et le choix de rester dans le récit et dans l'imaginaire.

JFR : La nécessité de fantasmer, c'est permis, tout le temps, c'est un moteur de création.

VH : On a fait beaucoup d'interviews, avec un panel très large de témoins, de la Grande Histoire, et des choses personnelles, on a collecté de quoi faire un spectacle de... 12 heures, extrêmement documentaire. Alors on est revenus à la fiction, à notre souci d'artistes : raconter une histoire. On s'est demandé ce qui pouvait relier nos témoins au récit, au personnage d'Amine, et nous avons tout axé sur cette question « Que diriez-vous à Amine ? »

JFR : Le roman nous a aussi servi de road-book. Nous n'avions qu'à le suivre, tout en accompagnant la question morale au cœur de *L'Attentat*. « Et si je me mettais à la place d'Amine, de sa femme, son oncle... ? ». On a mis la caméra tout comme le spectacle à hauteur d'homme sans en faire une question politique. « Que se passe-t-il si moi, j'ouvre ma fenêtre tous les jours, et je vois un mur devant moi, si je vis quotidiennement avec la peur d'exploser dans un bus ou si on m'interdit d'aller à la mer... ? ». C'est ça qui nous a intéressés : le drame humain vécu. On s'est dit très vite que chaque spectateur aurait son propre bagage à propos de la situation là-bas, des références pas uniformément partagées : 1947 c'est quoi ? Qu'est-ce que c'est la ligne verte ? Même lorsqu'on est là-bas, les pieds bien ancrés dans la terre de Palestine et d'Israël, chacun a sa vision de l'histoire, c'est indémêlable. Le drame humain était donc plus cohérent et puis, chacun a envie de le comprendre. Nous avons rencontré des gens des deux côtés du mur, avec parfois des propos insoutenables par rapport à notre propre

sentiment, mais nous avons essayé de comprendre pourquoi cette personne dit ça, ressent ça. Sur cette création nous avons réussi à nous dire « *Je ne suis pas d'accord avec cet homme mais je l'écoute et je m'interroge : pourquoi est-ce que cette parole me dérange ?* ». J'adorerais qu'un spectateur puisse se dire « *J'ai fait un voyage avec le personnage d'Amine, dans son dilemme, sans être chargé du problème israélo-palestinien* ». Je voudrais que le ressenti du spectacle commence dans les tripes et le cœur avant de monter au cerveau.

Quel a été l'impact de la présence d'Atta, qui est palestinien, à vos côtés au long du voyage ?

VH : C'était une porte d'entrée qui a changé notre rapport à la découverte du pays. Il nous a fait rencontrer sa famille, le quartier où il a vécu à Jérusalem-Est. L'autre versant de l'histoire, qui est assez piquant, c'est que nous aussi, on a changé quelque chose chez lui. Lui, Palestinien, pourtant vivant à Jérusalem, il n'a quasiment jamais rencontré d'Israélien de sa vie, à part des militaires. On l'y a quelque part « forcé » car on a rencontré plusieurs Israéliens et c'était à la fois dur et passionnant pour lui. Par exemple, les dix premières minutes de sa rencontre avec cet acteur qui venait de Tel Aviv et qui se sentait extrêmement mal en Israël, ont été insoutenables, tendues. Chacun était sur ses gardes même si c'était un Israélien qui avait quelque chose d'assez pro-palestinien. Au final, ils ont parlé et Atta nous a remerciés de cette découverte bénéfique : il ignorait qu'on peut être Israélien et de gauche. Là-bas, il n'y a pas de rencontre entre les gens et c'est d'une grande tristesse. A chaque génération, c'est le même sentiment qui perdure, il persiste toujours cette non-communication entre les peuples, d'une génération à l'autre, qui ne peuvent ou ne veulent écouter la langue de l'autre, cette langue avec laquelle les parents ont été insultés, la langue du checkpoint, de la domination, du plus fort.

JFR : Il y a aussi la peur et le repli induits par un système politique, la peur de l'autre, du voisin, de l'invasion, qui maintient les deux parties derrière des barricades. Et comme ça persiste des deux côtés, la communication est totalement rompue.

VH : Les opinions différentes ne sont pas visibles de l'autre côté. De part et d'autre il y a de la propagande et des mauvaises expériences. La complication elle est là, au quotidien : le meilleur exemple c'est le problème de l'eau, détenue par Israël alors que les sources sont en Palestine mais les tuyaux appartiennent à l'Etat israélien ! Donc les Israéliens peuvent se doucher, comme ici... alors qu'en Palestine toute maison a, au-dessus du toit, son gros réservoir noir, avec la réserve disponible. En fin de semaine, ils ne savent pas s'ils pourront doucher leurs enfants, laver les légumes... Et à peu de distance, les colons israéliens arrosent leurs pelouses 24h sur 24. Toutes ces choses, vécues à hauteur d'hommes, fait qu'on ne se parle plus. On a aussi rencontré des palestiniens très engagés dans le conflit, ce qui a créé autre chose encore chez

Atta qui a lui-même quitté la Palestine pour vivre en Belgique : il lui a été dit que ceux qui quittent le pays sont des traîtres, qu'il faut défendre la Palestine de l'intérieur, qu'en s'exilant on joue le jeu du gouvernement israélien. Bref, notre voyage a été un fameux voyage pour lui aussi.

JFR : C'est aussi au cours de ce voyage avec nous qu'il est vraiment devenu le personnage d'Amine – qui a choisi de vivre à Tel Aviv en quittant la Palestine. Atta a pu scruter le dilemme d'Amine tout en questionnant son propre parcours.

Quelle trace vous reste de ce voyage ?

JFR : Un manque. Sur place j'étais accaparé par les images qu'il fallait ramener car je pensais que ce serait peut-être le seul voyage là-bas dans le temps de la création. En 13 jours, j'ai vu le pays presque exclusivement à travers le cadre d'une caméra, j'ai besoin d'y retourner, voir tout le hors-cadre. Il y a eu de très belles rencontres mais à la fin je n'avais que des rushes et un grand manque de mémoire humaine, émotionnelle. Depuis le retour, je me sens également tout petit, avec notre confort occidental. Je pense à leur vie, l'eau, tout ça. Dès qu'il y a une actualité sur cette partie du monde, une connexion se fait, tout ce qui se passe là-bas est concret, même si je suis à des milliers de kilomètres. Cela fait partie de notre vie maintenant.

« Nous avons tout à apprendre du monde, la planète appartient à toute l'humanité et pour savoir de quoi nous sommes faits nous devrions voyager et découvrir ce qui fait de nous des humains. »

Yasmina Khadra.

VH : Il me reste une énorme tristesse... chaque fois que je repense à ce voyage, je me dis qu'il n'y a pas d'issue... pourtant je suis quelqu'un qui a tendance à vouloir croire dans la rencontre, qu'il y a des solutions, mais là... Il y a un nœud qui raconte l'état du monde plus global, c'est sans doute pour cela que ce sujet allume toutes les passions... c'est un sujet dont on peut difficilement parler alors qu'il suffirait peut-être d'une génération pour que les gens se remettent à communiquer.

JFR : Là-bas se cristallisent toute l'impuissance de nos institutions : il y a des preuves criantes, des réalités matérielles insoutenables et on ne voit pas de zone d'intervention... car il y a une guerre politique, diplomatique, idéologique, ... un vrai jeu de dominos.

VH : Tout est enjeu dans ce conflit-là : la finance, les déplacements de population, les religions. Il n'y a pas de solution visible. C'est peut-être une page de l'histoire qui a été ratée. En tout cas, il faut continuer à en parler, avant qu'il ne soit vraiment trop tard.

→ **Propos recueillis par Cécile Michaux le 24 août 2018.**

LA MUSIQUE

ENTRETIEN AVEC FABIAN FIORINI

Bien sûr, la catégorie « historique » du *Théâtre musical*, établie en milieu du 20^{ème} siècle pour désigner des œuvres opératiques générées par la musique sérielle et dodécaphonique (avec des créateurs comme Asperghis ou Bob Wilson -avec Philip Glass) a perdu de sa pertinence compte tenu aujourd'hui de la généralisation des formes scéniques entremêlant, avec une totale évidence tous les médias. Disons alors plus simplement que *L'Attentat* porte- comme *Going Home* notamment, sa création précédente- la marque du goût de Vincent Hennebicq pour la polyphonie des langages scéniques. La musique y occupe une place prépondérante, -ni « décoration », ni paraphrase ou illustration-, avec une partition originale, élaborée partiellement en amont mais aussi dans le dialogue et le temps même de la création, omniprésente et assumée en live par des musiciens-partenaires de jeu.

Quelle est la musique "juste" pour accompagner le désastre qui se raconte ici ?

Fabian Fiorini : Il n'y a pas de musique juste en soi, mais celle qui est juste pour répondre à la proposition de Vincent Hennebicq, la scénographie de Fabrice Murgia, la lumière de Giacinto Caponio. Pour être en accord avec notre version de *L'Attentat*, j'ai pris de la distance par rapport au côté dramatique et irréversible de cette histoire, et composé une musique qui ne serait ni contrepied, ni apaisement mais qui aille du côté du détachement, quelque chose d'assez sobre, qui n'alourdisse pas le propos. Techniquement, comme sur un bateau, on « tire des bords » : le vent va dans un sens mais on se penche de l'autre côté. La musique ne prend donc pas en charge la même énergie que l'histoire, elle est plus éparsée, complémentaire.

La musique doit aussi faire bien entendre la voix d'Atta, faire ressortir l'arabe, cette langue dont les sonorités sont tellement étonnantes, belles et complexes. Le son même d'un mot apporte une couleur. Le mot « *un éclair* », par exemple, est un signifiant qui résonne immédiatement en nous. J'ai donc composé avec beaucoup d'aigus et de graves, sans charger les médiums pour laisser la place, centrale, à la langue - ces H, ces aspirations-, et à la voix de l'acteur, qui deviennent l'instrument principal.

En fait, avec cette langue arabe qui échappe à nombre de francophones, on est tout le temps face à l'inconnu, à une énigme, comme Amine est face à ce « pourquoi » insoluble, qui le hante. On a donc demandé à Atta de bien faire sonner sa langue, avec toutes ses belles volutes, ses courbes évanescentes pour que ça vienne caresser l'oreille.

L'autre manière de « travailler juste » a été de chercher à laisser entendre la structure. L'adaptation de Vincent est un condensé pour le plateau, 12 pages contre les 240 du roman, c'est un fil tendu, une narration « gainée », comme un arc prêt à tirer. Il fallait aussi trouver cette tension dans la continuité de la musique. On a beaucoup parlé de cette nécessité avec Vincent, qui, quand je suis passé derrière le piano, était là pour nous dire comment ça sonne, de quoi on avait besoin pour laisser apparaître l'essentiel l'ADN. Pas de fleurissement, donc mais des branches, un squelette.

Quand et comment es-tu entré dans le processus de création -assez collectif-, comment vous êtes-vous accordés avec Vincent, Jean-François, Atta ?

F.F. : C'est l'appel de Vincent, porteur de ce projet, qui a mis la création en route. Il m'a parlé du sujet et très vite j'ai reçu les images du film tourné par Jean-François en août 2017. C'est en réaction aux images que j'ai composé la toute première version de la musique. L'adaptation précise du texte faite par Vincent n'est arrivée que beaucoup plus tard, début février 2018.

Dans l'ordre, bien avant le voyage et le tournage, il y avait eu des auditions, et le choix, que j'ai soutenu, d'Atta Nasser comme acteur, qui s'est en fait imposé comme une évidence, même s'il ne parlait pas un mot de français! Ensuite, en avril 2018, on a pu faire avec Atta une semaine de laboratoire qui nous a confirmé qu'on allait dans la bonne direction, que ça allait fonctionner. Bien sûr le spectacle aurait été très différent si on avait eu un acteur qui parlait en français, on aurait eu un tout autre rapport à la musique, mais Vincent avait une idée très claire de ce qu'on allait faire.

En octobre, j'avais déjà quelques thèmes pressentis qui ont beaucoup évolué en une multitude de variations. Vincent a interverti certains morceaux, créé des décalages car j'étais peut-être un peu trop en empathie avec les scènes. Les choses ont bougé constamment. Par exemple, au début du processus créatif nous pensions que la femme qui représenterait Sihem serait la chanteuse et donc une chanteuse arabe. Sauf qu'en voyage, ils ont rencontré Bahira, que l'on voit dans le film, qui incarnait beaucoup mieux le personnage de Sihem. On a alors décidé de choisir une chanteuse européenne, d'affirmer que la musique est d'ici, qu'elle exprime un point de vue occidental et qu'elle n'est pas une musique folklorique. Le spectacle est, de ce point de vue, la rencontre entre Atta qui est né à Jérusalem et la musique d'ici, sobre.

Peux-tu nous aider à identifier, dans le spectacle, des «vignettes» musicales, des moments spécifiques, des couleurs repérables?

F.F. : Une des idées de départ a été d'associer des personnages ou des situations à des thèmes, des leitmotifs qui accompagnent telle ou telle idée du drame, comme je le faisais lorsque



© Hubert Amiel

je travaillais à accompagner des films muets à la cinémathèque. Par exemple, le « motif du souvenir », pendant l'interrogatoire, quand Amine se souvient de son père, il y a là une petite mélodie disons « du bon souvenir », très calme, trompette et violoncelle (*Fabian chantonne*). Plus tard quand il se souvient du quartier dans son village, où il grimait sur la colline, ce qu'on joue alors est lié à cette mélodie mais beaucoup moins explicite, évoquée de loin mais la couleur est la même, les harmonies sont là, l'accompagnement du piano est simplifié. A un autre moment, quand il part de chez lui pour aller à l'hôpital, Julie Calbete interprète un chant hébreu composé par Léonard Bernstein et j'y ai juste ajouté cette « musique du souvenir », simplifiée. Dans une autre scène, Atta parle de la Torah, c'est une confrontation entre deux mondes : il dit « *il est affreux ce mur, n'est-ce pas ?* », et là Julie reprend une variation sur le chant hébreu, comme une matière très simple qui se mélange avec une autre. Composer c'est pour moi l'idée de « principes et variations » ; comme dans la cuisine, on mélange des ingrédients, on reprend, on superpose deux choses. Les mélodies qui étaient séparées dans la première partie se retrouvent ensemble un peu plus tard.

Quelles sont tes «références» lorsque tu composes?

F.F. : C'est la musique écrite depuis Purcell, depuis Carlo Gesualdo et jusqu'à Stravinski, et des choses plus modernes Et puis le Jazz, dont j'aime la liberté, cette possibilité de bouger les paramètres, dans l'instant. Dans le prologue, les musiciens ont une latitude. On se donne des repères : « *De zéro seconde à deux minutes, on ne fait rien, ensuite on fait ce genre de choses* ». On maîtrise le cadre, mais la vie, à l'intérieur, doit se dérouler chaque jour. On réinvente la musique à chaque représentation, en accord avec l'acteur. Les musiciens sont des partenaires,

parties prenantes de l'histoire qu'ils vivent eux aussi. Ça peut influencer sur l'acteur, c'est une sorte d'« action-réaction ». Le temps du théâtre, celui d'un déplacement sur le plateau, par exemple, n'est pas millimétré alors qu'une seconde en musique c'est déjà très très long. Il fallait donc trouver une élasticité, des variations qui existeront de plus en plus grâce à la rencontre du public. Marine Horbaczewski, par exemple, sait dans quelle couleur on joue mais elle a une liberté.

Dans l'inspiration, j'ai pris aussi quelque chose de Bach, dans la façon de construire. D'une part, le côté contrepointique : des petits motifs qui se déploient comme dans les fugues, se métamorphosent, une mélodie, un petit dessin qu'on retrouve à différents endroits, un intervalle reconnaissable, une couleur qui reste dans l'oreille. D'autre part, on trouve aussi une approche arabisante où certains degrés sont baissés ou haussés, ce qui donne une variation. Ces deux modes s'alternent et se confrontent tout le temps. Cela crée une énergie, une mise en tension, une vibration.

Pour donner un exemple, il y a un morceau, sur une interview faite là-bas, où je place un motif un peu arabe, mais par la suite j'y ajoute une mélodie très belle qui descend (*Fabian chante quelques notes un peu « décalées »*), cela provoque une sorte de frottement, un contraste. C'est une histoire de la rencontre d'une étrangeté, en définitive. En musique on n'a que 12 notes mais le jeu des résonances et des mises en perspective, avec la dimension temporelle, crée des harmonies et des tensions. On peut donc raconter que cela ne s'apaise pas, ces tensions, ces conflits depuis des générations.

Est-ce évident pour les musiciens d'être sur le plateau, de s'ajuster avec l'acteur, le film?

F.F. : Oui, ils ont de l'expérience avec le théâtre, ou alors, dans le cas de notre jeune percussionniste, Célestin Massot, il est attentif, il a la bonne attitude. Les signes s'échangent, Vincent a bien codifié ce rôle d'Atta envers nous et nos interactions sont très claires. Il y a des moments où l'on joue pour lui donner du courage, parfois c'est lui qui nous tire, parfois il vaut mieux un silence qui est plus fort que la musique ou simplement faire place à un son du film. Au mixage, on a établi des priorités dans les sons : la mer, la musique, ... Le personnage vit des hauts et des bas, de « roi du monde » il va jusqu'à l'effondrement... Vincent voulait travailler sur les allers-retours, cette idée de la vague qui nous prend, nous rejette.

On gardera toujours une souplesse pour qu'Atta soit au centre. C'est vivant, il y a cette légèreté, on joue avec l'instant comme ça il n'y aura pas d'usure.

→ **Propos recueillis par Cécile Michaux le 27 juin 2018.**

LES TERRORISMES

Le terrorisme est loin d'être un phénomène actuel ou centré sur le Proche-Orient. Depuis le début de sa très longue histoire (les Zélotes déjà, au 1^{er} siècle de notre ère, conspiraient contre les Romains), il relève de motivations d'une grande complexité et a un large spectre d'expressions. A la recherche d'une définition, nous achoppons déjà sur un panel varié de perceptions et d'analyses.

L'ONU définit le terrorisme comme *tout acte destiné à tuer ou à blesser des civils et des non-combattants afin d'intimider une population, un gouvernement, une organisation et l'inciter à commettre un acte ou, au contraire à s'abstenir de le faire.*

Pascal Boniface, directeur de l'Institut des Relations Internationales et Stratégiques, affirme qu'il s'agit d'un *acte de violence politique – donc non dicté par des motivations criminelles, recourant à la violence (il ne s'agit pas simplement de propagande, de débats idéologiques) et s'en prenant de façon indiscriminée à des civils (les forces armées de l'adversaire ne sont pas spécifiquement visées) afin d'obtenir un résultat politique.*

Le philosophe Jacques Derrida fait un pas de plus et pointe que « *Ces définitions courantes ou explicitement légales du terrorisme n'excluent pas le terrorisme d'Etat* » ajoutant que « *Tous les terroristes du monde entendent répliquer, pour se défendre, à un terrorisme d'Etat antérieur qui, ne disant pas son nom, se couvre de toutes sortes de justifications plus ou moins crédibles.* » (in *Le Monde diplomatique*, février 2004).

On le voit, ces définitions tirent vers une acception politique qui met de côté une dimension potentiellement existentielle, individuelle, dans la démarche suicidaire d'un kamikaze par exemple. Définir le terrorisme s'avère d'autant plus épineux que les combattants de la liberté des uns sont les terroristes des autres. Dresser une liste des organisations nous aiderait-il à y voir clair ? Pas forcément car les rebelles d'un temps, s'ils font triompher leur cause, peuvent être reconnus par l'Histoire, voire même nobélisés ! Sans compter que les modes d'action du terrorisme s'observent parfois à la marge des guerres « classiques » qui comportent leur lot d'intimidations sur des populations civiles.



La Bande à Bonnot (1911-1912)

Il n'est pas un pays qui ne soit concerné à un moment de son histoire. On peut citer le Parti Socialiste Révolutionnaire dans la Russie tsariste, l'anarchiste Ravachol et la Bande à Bonnot en France, l'Irish Republican Army en Irlande, L'ETA en Espagne, le FLN algérien, ANC sud-africain, Les Tigres tamouls dans le Nord-Est du Sri-Lanka, l'extrême-gauche européenne dans ses expressions allemande (RAF), française (Action Directe) et italienne (Brigades Rouges), les différentes formes du djihadisme qui naissent au Proche et Moyen-Orient (Talibans, Al-Qaïda, Groupe Etat Islamique,...), les FARC en Colombie, la secte AUM au Japon,... La palette de ses mobiles est immense : sociaux, territoriaux, politiques, religieux, écologiques, survivalistes, suprématistes, ...- est immense. Et quels qu'il soit, le terrorisme est reconnaissable par une recherche de visibilité médiatique acharnée. Les bilans matériels et humains de ses actions – destructions, victimes ciblées ou collatérales – sont variables mais très lourds dès que sa puissance de frappe est amplifiée par la technologie. On doit bien se résoudre enfin à voir le terrorisme évoluer avec son temps, prendre bientôt les formes tant redoutées du terrorisme dit NRBC (Nucléaire, radiologique, biologique, chimique) ou d'un cyberterrorisme potentiellement capable de perturber les infrastructures vitales (services d'urgence, approvisionnement en eau, ...).

Les moyens de le combattre – secrets ou hyper-visibles, efficaces ou contre-productifs, les réactions qu'il provoque – aussi violentes ou radicales parfois que le mal lui-même, les outils de prévention indispensables mais souvent emprunts d'un sentiment d'impuissance, tous ces paramètres confirment l'extrême complexité du terrorisme, des terrorismes. (*) La force de la fiction justement, de *l'Attentat* repris au plateau par Vincent Hennebicq à la suite de Yasmina Khadra, est de lais-

ser s'égrainer, avant tout dans le cœur d'un homme profondément blessé, les questions que pose cette violence particulière, du point de vue des victimes, avec une focale tout à fait intimiste. Le théâtre, parce que c'est sa fonction depuis toujours, les fait résonner, sans réponse toute faite, aux oreilles de tous, brasse dans son creuset collectif pitié, stupeur et épouvante du temps présent, les met en mots, les symbolise, pour que notre histoire, même la plus obscure, reste pensable.

- (*) En plus des deux ouvrages thématiques cités dans la bibliographie, voici un lien vers une série de 10 émissions très documentées sur France Culture:
<http://bit.ly/2NajGxW>
- Et ici un article dont les prolongements et nombreuses références permettent de réfléchir aux liens entre littérature, formes artistiques et terrorisme:
<http://bit.ly/2xSP2mN>

LA QUESTION PALESTINIENNE

Le conflit israélo-palestinien est d'une très grande complexité. Cela tient à son histoire, son lien notamment avec la Shoah, à la situation exceptionnelle du territoire où il s'inscrit, à ses protagonistes et aux puissances internationales qui gravitent autour d'eux, à l'intrication de ses enjeux territoriaux, économiques et religieux.

CREUSET DE CIVILISATIONS ET POUDRIÈRE

Les terres qui sont l'enjeu et le lieu du conflit sont partie intégrante de la zone la plus troublée de la géopolitique internationale : le Proche-Orient. Cette vaste région qui inclut Chypre, l'Égypte, Israël, la Palestine, le Liban, la Syrie et la Turquie se situe à la jonction de plusieurs continents. Elle a été le berceau de grandes civilisations -Mésopotamie, Égypte, Perse- et des trois grandes religions monothéistes. Elle a vu se succéder de nombreux empires (perse, babylonien, mongol), a été largement soumise aux influences romaine et grecque, et plus tard coloniales- française, britannique, italienne. Elle abrite un mélange inouï de langues – arabe, hébreu, perse, turc- et de cultures et un grand nombre de minorités ethniques et religieuses. Véritable creuset de civilisations mais aussi de frottements et tensions, la région est lourde d'une histoire d'apothéoses et de déclin, de scissions – entre sunnites et chiites notamment au décès du prophète Mohammed-, de blessures (croisades, invasions mongoles,...) et d'humiliation coloniale.

Sur cette base déjà si particulière sur les plans historique et territorial viennent s'ajouter les uns après les autres les aléas découlant du projet de fonder pour les Juifs un nouvel Etat et du défi apparemment insurmontable que représente la cohabitation de deux peuples, ou peut-être plus justement de deux autorités et projets politiques. En fait, la question palestinienne semble ne jamais pouvoir se réfléchir dans un « ici et maintenant » tant ce passé tendu et dense s'invite, se réactive, et s'utilise à l'envi dans le discours contemporain (tel l'usage du champ lexical de la croisade par le Président Bush et la propagande de Daesh)

D'AUTRES INGRÉDIENTS AJOUTENT DE LA TENSION AU CONFLIT

Sa confessionnalisation : les visions religieuses postulant une attribution divine de la terre, tant aux uns qu'aux autres selon les sources, ont quelque chose de non-négociable qui leur confère une grande violence.

Son internationalisation : le conflit a impliqué successivement l'Empire ottoman, la Russie tsariste, l'Union soviétique, l'Allemagne nazie, Les États-Unis, l'Europe actuelle, les pays arabes... Cette mobilisation s'explique notamment par la pré-

sence ou la proximité de grands itinéraires commerciaux, maritimes et terrestres, de points de passages hautement stratégiques au niveau international (canal de Suez, les détroits de Bab el-Mandab et d'Ormuz) notamment dans le processus d'acheminement de ressources pétrolières et gazières présentes en abondance dans cette région du monde.

La question de l'eau : un enjeu stratégique et humain majeur dans cette région aride et pourtant densément peuplée. Les territoires palestiniens et Israël étant parmi les zones les plus menacées par la pénurie, l'eau devient une cause de tension et d'inégalité entre les deux populations.

Un contexte général culturaliste marqué par la volonté de provoquer un choc entre cultures en les opposant irrémédiablement sur des simplifications, de la méfiance ou tout simplement un rejet viscéral de l'Autre.

UN SUJET COMPLEXE

Il faudrait lire beaucoup en croisant ses sources pour mener une analyse suffisante sur une question aussi complexe. Comme ce n'est pas l'ambition de ce dossier, nous nous limiterons à renvoyer, pour qui voudrait s'éclairer sur cette spirale de violence – 7 guerres depuis un siècle !- vers quelques sources médiatiques. Non sans rappeler que si les médias tendent vers l'objectivité, ils ne sont pas neutres.

- Un survol rapide des faits marquants, pour se donner quelques points de repère historiques par *L'Obs*: <http://bit.ly/2RbvnHQ>
- Établi par *Le Monde*, le point en cartes et images sur la fragmentation de la Cisjordanie, le déroulement des faits qui l'ont provoquée et la façon dont elle fragilise les chances de paix et une solution « à deux Etats » <http://bit.ly/2lVUy1>

Sur Jérusalem, ville qui, rappelons-le, contient les lieux les plus sacrés pour les Juifs (le Mur des Lamentations), les chrétiens (l'église du Saint-Sépulcre et le Dôme du Rocher), et les musulmans (la mosquée Al-Aqsa, troisième lieu saint de l'islam).

- *Le Courrier International*: <http://bit.ly/2zC8kPK>
- *ARTE* / un focus sur Jérusalem et de nombreux articles sur l'actualité du conflit: <http://bit.ly/2DA48Uj>



« Chaque être humain a plusieurs identités. Je suis un être humain. Je suis Égyptien lorsque les Égyptiens sont opprimés. Je suis Noir lorsque les Noirs sont opprimés. Je suis Juif lorsque les juifs sont opprimés. Et je suis Palestinien lorsque les Palestiniens sont opprimés »

Épithète de Chehata Haroun, cité par Hannah Arendt

Le point sur la situation à Gaza. Quels événements ont mené à une opposition farouche entre le Hamas, au pouvoir à Gaza, et Jérusalem ?

→ *Le Monde*: <http://bit.ly/2QbZ4XV>

→ **Un tout récent éditorial du Monde sur la situation la plus actuelle** (*Le Monde*): <https://lemde.fr/2xLRWKS>

Notons au passage que si s'informer à minima est loin de donner une grille d'analyse, cela permet de se familiariser avec quelques notions qu'il est bon de comprendre. On ne peut en effet « penser juste » en s'appuyant sur un mésusage des mots tels que : Juif / Israélien / gouvernement israélien / sionisme / arabe / musulman / islam / islamiste... Faire la « part des choses » commence par « faire la part des mots », démarche bien utile parmi les jeunes notamment qui sont en quête d'identification et de repères, là où des « haines » - anti-arabes, antimusulmanes, antisémites - peuvent se justifier de solidarités simplistes.

LA GUERRE DES MOTS

A cette complexité intrinsèque du conflit vient s'ajouter l'extrême difficulté d'en encore pouvoir en parler. Aborder un sujet aussi passionné fait aujourd'hui courir le risque d'être pris à partie soit par une opinion publique polarisée à l'extrême, soit par les tenants mêmes de courants idéologiques inconciliables. Bien sûr, on sait que les mots peuvent devenir des armes de propagande, que chaque terme peut avoir une connotation : faut-il parler d'une barrière de séparation ou plutôt d'un mur de séparation ? D'une implantation ou d'une colonie ? Ce casse-tête lexical se double d'une sorte de « guerre des récits » (falsifiés, discrédités, renvoyés dos à dos, ...), d'une véritable guerre médiatique. Ces symptômes collatéraux d'une très profonde discordance tendent à gagner les milieux académiques et culturels, donnant lieu à des polémiques inextricables impactant des intellectuels de tous bords, investis voire menacés.

On trouvera ici deux exposés de ce phénomène:

→ Wikimédia: <http://bit.ly/2xKb8Jc>

→ François-Bernard Huyghe: <http://bit.ly/2zChR9s>

UN DÉSASTRE HUMAIN

Nous ne ferons pas le compte des vies brisées ici et là, pourtant c'est bien cette douleur commune, ce vécu « du point de vue des victimes », qui est au cœur du projet théâtral, de *l'Attentat*. La vigilance sur les gifles infligées aux Droits Humains et au Droit International est assurée notamment par Amnesty International, par le Centre National de Coopération au Développement (CNCD-11.11.11). Voici les liens vers leurs rapports et alertes.

→ *Amnesty International Belgique*: <http://bit.ly/2iIXwrD>

→ *CNCD-11.11.11*: <http://bit.ly/2xJMqPj>

QUELLE ISSUE ? UNE NOUVELLE GÉNÉRATION ?

De part et d'autre, des questions doivent surgir, comme dans le cœur d'Amine : Pourquoi ? N'y-a-t-il donc aucune issue ? Aucune solution de coexistence pacifique impliquant les deux peuples, quelle qu'en soit la forme institutionnelle ?

Une lueur d'espoir peut-elle venir de la jeune génération ? Que penser de ces jeunes citoyens qui posent des actes, signalent leur refus des « solutions » militaires ? Quelle place donner aux histoires singulières de la jeune résistante palestinienne Ahd Tamimi, ou du jeune israélien Hilel Garmi ?

→ *Le Monde*: <https://lemde.fr/20XrXH2>

→ *Médiapart*: <http://bit.ly/2NLSkD7>

Bien sûr, ils ne représentent pas la majorité des jeunes palestiniennes et israéliennes, mais leurs voix s'élèvent, différentes, en résistance. Elles expriment un désir de défendre la dignité humaine, peut-être une envie de se signaler, d'un peuple à l'autre, de se promettre, par-dessus les murs érigés, qu'il y a un futur à bâtir, ensemble.

OUTILS PÉDAGOGIQUES ET PISTES D'ACTIVITÉS

DES FRAGMENTS COMME SOURCES DE DÉBATS

LE ROMAN DE YASMINA KHADRA ET SON ADAPTATION

« Celui qui te raconte qu'il existe symphonie plus grande que le souffle qui t'anime te ment. Il en veut à ce que tu as de plus beau : la chance de profiter de chaque instant de ta vie. Si tu pars du principe que ton pire ennemi est celui-là même qui tente de semer la haine dans ton coeur, tu auras connu la moitié du bonheur.

Le reste, tu n'auras qu'à tendre la main pour le cueillir. Et rappelle-toi ceci : il n'y a rien, absolument rien au-dessus de ta vie. Et ta vie n'est pas au-dessus de celle des autres. Elle était peut-être heureuse, mais pas suffisamment pour te ressembler. Ton bonheur, Sihem devait le vivre comme un cas de conscience. Elle voulait mériter de vivre Amine, mériter son reflet dans le miroir. Mériter de rire aux éclats dans un monde aussi absurde que violent.

C'est un enfant, il court. Une aurore boréale se lève sur les vergers en fête, les branches se mettent à fleurir, à ployer sous leurs fruits. L'enfant court et fonce vers le mur qui s'effondre comme du carton, élargissant l'horizon.

Il court parmi ses éclats de rires, les bras déployés. La maison de mon oncle Omr se relève de ses ruines. Ses pierres se remettent en place dans une chorégraphie magique. La maison de mon oncle est debout dans le soleil, plus belle que jamais. L'enfant court plus vite que les peines, plus vite que le sort, plus vite que le temps...»

EXTRAITS DE TÉMOIGNAGES RECUEILLIS EN PALESTINE-ISRAËL EN AOÛT 2017.

« Ecoute Amine. Nous avons tous une bombe à l'intérieur de nous et chacun choisit comment la faire exploser. La guerre n'a pas laissé de place à l'amour. Et le pays a besoin d'amour. Il lui manque des citoyens qui y vivent, qui le construisent, et qui le fassent grandir au lieu de le faire exploser.

Je pense que nous avons peur car nous ne nous connaissons pas. Et que nous devrions nous connaître plus qu'à travers ce que disent nos parents, nos gouvernements, nos écoles. Et quand nous nous connaissons plus... Et que nous serons plus exposés les uns aux autres, nous aurons moins peur.

Je pourrais comprendre la logique (de ta femme) intellectuellement mais c'est tout. Je ne comprends pas en tant qu'être humain. Je ne comprends pas émotionnellement. Je ne comprends pas ça, point. Je pense que, dernièrement, la plus grande peur que nous ayons, c'est que ça devienne... C'est que ce ne soit plus un conflit politique. Mais que ça devienne un conflit religieux. Et si c'est vrai, je pense que c'est d'autant plus dangereux et d'autant plus insoluble. Parce qu'on ne peut pas discuter avec la religion.

Jamais. Quelle que soit la religion. Parce que ça n'a rien à voir avec la logique. »

© Jean-François Ravagnan



LA POÉSIE DE DARWICH

Le poète palestinien Mahmoud Darwich « habite » çà et là, subtilement, l'adaptation de Vincent Hennebicq. *Nous vous suggérons d'envoyer vos élèves à sa recherche : biographie, photos, textes à partager en classe, commentaires, ...*

Voici un extrait présent dans le spectacle :

***Ici, sur les pentes des collines, face au couchant
Et à la béance du temps,
Près des vergers à l'ombre coupée,
Tels les prisonniers,
Tels les chômeurs,
Nous cultivons l'espoir. »***

Et cet autre, qui n'est pas repris dans le spectacle mais lui aussi tiré du recueil *Etat de siège* (Actes Sud / Sinbad, 2004), une suite d'instantanés écrits à Ramallah assiégée.

Sa densité et sa profondeur le rendent précieux pour l'exploration et le débat en classe.

***De plomb, le ciel de midi,
Orangé, la nuit. Quant aux cœurs,
Ils sont restés neutres ainsi que les roses de la clôture.***

Jean-François Ravagnan

Jérusalem, gorgée de soleil – trop-, brûlée, calcinée
lieu de foi et de désillusion

*l'odeur de l'aubergine grillée
des pots d'échappement
Le bruit des voitures
des gens qui s'engueulent*

les épices du marché

*plus loin
une chaleur étouffante*

*contre le mur des lamentations
pas de bulle corporelle, c'est très étroit*

*une agressivité constante
de la poussière partout, sur la moindre photo,
qui englobe tout,*

mais du café, oui

*on mange tellement bien
le houmous palestinien
Le thé, des fallafels,*

*il y a quand même beaucoup de choses authentiques
le tombeau du christ, Le marbre hyper froid
l'odeur de l'encens, les objets déposés,
les marches des 12 stations du calvaire,
les gens chantent, portent des croix*

*une ville est morcelée
on n'a pas les codes*

Vincent Hennebicq

*étouffant,
les regards se perdent
tout le monde se sent menacé
les prières de 3 religions
chantées dans la rue
des langues, C'est Babel
le bruit des ventilateurs*

*la lumière de Jérusalem
réfléchie partout sur les murs
une brique très jaune, qui éblouit*

*la vieille ville Côté arabe
c'est là où on se sent le plus en sécurité
dans les souks, on est à l'ombre
un endroit qui semble exister depuis la nuit des temps*

*des centaines d'hommes, de femmes habillés pour le shabbat
une ruée, une ferveur jamais vue
des chants, des rires
et l'armée est là
et on ne se sent pas en sécurité
c'est compact, tout le monde est compressé,*

*dans le tram le matin, des jeunes filles
avec des armes, du stress*

*même le jardin des oliviers
n'est pas un lieu paisible, il faut passer des check-points
le quartier juif où on logeait
le jeudi la fête de l'alcool des bouteilles
des odeurs de linge, de savon
peu d'odeurs de fleurs de jardin*

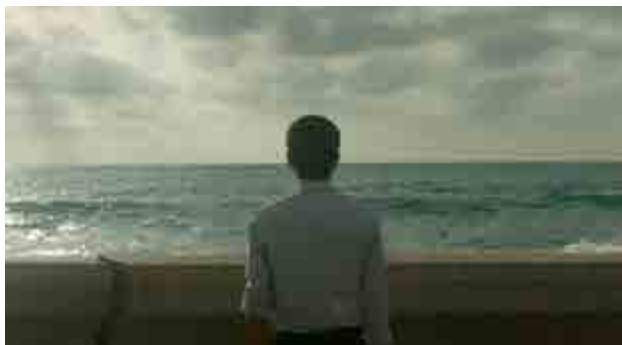
*la poussière, la transpiration
comme plus tard à l'aéroport de Tel Aviv
des bruits de frigo, de l'airco partout
du brun, du blanc, du jaune
désertique
peu de vert, sauf celui, poussiéreux, des oliviers
même le ciel n'est pas totalement bleu, plutôt crémeux*

*mais Jérusalem, tout est faux, de a à z,
du carton-pâte, pour donner le change*

*chacun son quartier :
arménien, orthodoxe, chrétien, juif, arabe, ultraorthodoxe...*

on ne s'est jamais sentis à l'aise

© Jean-François Ravagnan



CARNET DE VOYAGE SENSORIEL / JERUSALEM

←

24 août 2018. Un an après leur expérience en terre d'Israël/Palestine, Jean-François Ravagnan (à gauche) et Vincent Hennebicq (à droite) partagent une page de leur carnet de voyage : ils se prêtent au jeu improvisé et dialogué d'une « remémoration sensorielle ». Ils évoquent Jérusalem. Cet « exercice » à deux voix est suivi d'une suggestion d'application en classe.

Application en classe / Atelier d'écriture:

Faire réaliser des « portraits de villes / de quartiers / de pays » par des élèves en binômes ayant en partage l'expérience d'un lieu. Avant plusieurs minutes de remémoration concentrée – voire une mission en immersion dans un quartier-, voici les consignes: Uniquement les cinq sens / Tous les cinq sens / des petites touches courtes, quelques mots / se passer le bâton de parole / accepter les silences / prendre le temps de se « refaire le film ». Le plus intéressant est de travailler à l'oral, possiblement les yeux fermés, avec un tiers qui note/enregistre.

UNE LETTRE À AMINE / ATELIER D'ÉCRITURE

Qu'avez-vous envie de dire à Amine ?

En jeu théâtral improvisé

À l'écrit, on peut écrire une lettre, un mail, un sms, un tweet à Amine.

Il peut être intéressant de réaliser cet exercice avant (moyennant lecture du roman ou du texte « L'essentiel » ouvrant ce dossier) et après la venue au théâtre.

RESSOURCES POUR L'ENSEIGNANT ET LA CLASSE / APRÈS LES ATTENTATS / FACE À LA RADICALISATION

Un site

En janvier 2016, le Gouvernement de la Fédération Wallonie-Bruxelles a créé le réseau de prise en charge des extrémismes et des radicalismes violents. Les enseignants y trouveront de nombreux outils pédagogiques et propositions de soutien concrètes.

→ <http://bit.ly/2R6GD8b>

Un essai

Meirieu, Ph., *Eduquer après les attentats*, ESF éditeur, Pédagogies/questions vives, 2016. Voici une analyse et un relevé des points d'appui – symbolique / autorité / collectif / responsabilité / savoir et croyances- pour un enseignement « résistant ». Intéressant même si écrit en France, donc faisant référence à une indispensable laïcité de tout système scolaire...soit un cadre différent de notre système belge.

Un film

This is My Land, de Tamara Erde, 2016. Le documentaire observe la manière dont on enseigne l'histoire dans les écoles (publiques ou religieuses) d'Israël et de Palestine. Portraits d'enseignants, enthousiastes ou révoltés, rencontres avec des enfants désenchantés : le film révèle les murs que l'on dresse dans la tête des jeunes générations...

→ <http://bit.ly/2xRgYYc>

Un film

My Land, de Nabil Ayouch, 2012. Le documentaire donne la parole à de vieux réfugiés palestiniens qui ont fui en 1948 sans jamais retourner sur leur terre, et qui vivent dans des camps au Liban depuis plus de 60 ans. Cette parole est entendue par de jeunes israéliens de 20 ans qui construisent leur pays, se sentent viscéralement attachés à leur terre, mais sans jamais vraiment savoir expliquer pourquoi. Entre ces deux mémoires, il y a une réalité. La réalité de deux peuples qui se battent pour la même terre. Il en ressort un dialogue à distance qui met en perspective ce conflit sous un angle avant tout humain.

→ <http://bit.ly/2QeVplG>

BIBLIOGRAPHIE / FILMOGRAPHIE

LE ROMAN

- Khadra, Y., *L'Attentat*, 1^{ère} éd. Julliard, 2005 ET/OU Pocket, Janvier 2011.

TERRORISMES

- Dostoïvski, F. *Les Possédés*, 1871
- Conrad, J., *L'Agent secret*, 1907
- Camus, A., *Les Justes*, Gallimard, 1961
- Böll, H., *L'honneur perdu de Katarina Blum*, 1974
- Benzine, R., *Nam, pourquoi n'ai-je rien vu venir ?* Seuil, 2016
- Abu-assad H., *Paradise Now*, 2005, FILM, relate le parcours de deux jeunes Palestiniens qui se sont portés volontaires pour un attentat suicide.
- Boniface P., *50 idées reçues sur l'état du monde*, A. Collin, Paris, 2007
- Essai / Huyghe, F.-B., *Terrorismes / violence et propagande*, Découvertes Gallimard, 2011
- Essai pour les jeunes lecteurs et tous les autres : Ben Jelloun, T., *Le terrorisme expliqué à nos enfants*, 2016
→ <http://bit.ly/2In1JLr>

LE DIALOGUE COMPLEXE ORIENT-OCCIDENT LA QUESTION PALESTINIENNE

- LE ROMAN / Khadra, Y., *L'Attentat*, 1^{ère} éd. Julliard, 2005 ET/OU Pocket, Janvier 2011.
- Dauvillier L. (Auteur), Chapron G. (Illustrations), *L'Attentat*, Roman graphique, d'après le roman de Yasmina Khadra, 2012
- Grigorieff Vl.(auteur) et Abdel de Bruxelles (dessins), *Le conflit israélo-palestinien*, album BD & essai, éd. Le Lombard, Bruxelles, 2017 / Un retour sur les grandes dates du conflit et les occasions manquées en prenant appui sur le raisonnement philosophique, historique et politique. Et une mixité judéo-arabe soutenue par la société civile, hors des diktats des extrémistes religieux, dessinant l'espoir d'une paix durable, d'une compréhension mutuelle.
- Guy Delisle (avec la contribution de Lucie Firoud), *Chroniques de Jérusalem*, album BD, 2011. Fauve d'or d'Angoulême - prix du meilleur album 2012. Au fil d'une année passée à Jérusalem, le dessinateur trace un portrait –plein de questions – de cette ville aux multiples visages, animée par les passions et les conflits depuis près de 4 000 ans.
- Alexandre Arcady, *Ce que le jour doit à la nuit*, 2012, FILM, adapté du roman homonyme de Y. Khadra, relate les incompréhensions et malentendus entre l'Orient et l'Occident, dans le contexte précis de la guerre d'Algérie, toujours par le prisme de destins privés et amoureux.
- Essai / Gresh, A., *Israël, Palestine / vérités sur un conflit*, Ed. Pluriel, édition actualisée 2017
- Essai pour les jeunes lecteurs et tous les autres : Sanbar, E., *La Palestine expliquée à tout le monde*, Seuil, 2013

***"On peut tout te prendre, tes biens, tes plus belles années,
l'ensemble de tes joies, et l'ensemble de tes mérites,
jusqu'à ta dernière chemise, il te restera toujours tes rêves
pour réinventer le monde que l'on t'a confisqué."***

YASMINA KHADRA, L'Attentat

GÉNÉRIQUE

MISE EN SCÈNE: VINCENT HENNEBICQ

D' APRÈS « L' ATTENTAT », Yasmina Khadra @Editions JULLIARD

COMPOSITION MUSICALE: Fabian Fiorini

RÉALISATION ET MONTAGE DU FILM: Jean-François Ravagnan

IMAGE: Christophe Rolin

ASSISTANT À LA MISE EN SCÈNE: Maxime Glaude

SCÉNOGRAPHIE ET LUMIÈRE: Giacinto Caponio & Fabrice Murgia

CRÉATION COSTUMES: Emilie Jonet

RÉGIE GÉNÉRALE: Romain Gueudré

INTERPRÉTATION: Atta Nasser

CHANTEUSE: Julie Calbete

MUSICIENS

Fabian Fiorini: piano

Laurent Blondiau: trompette

Marine Horbaczewski: violoncelle

Célestin Massot: percussions

TRADUCTION TEXTE: Awni Daibes, Inbal Yomtovian, Eli Cohen

TRADUCTION VIDÉO: Patrick Tass, Daphné Seale

RÉGISSEUR LUMIÈRE: Jody De Neef

STAGIAIRE LUMIÈRE: Virgile Morel De Westgaver

RÉGISSEUR VIDÉO: Matthieu Bourdon

RÉGISSEUR PLATEAU: Christophe Blacha

STAGIAIRE ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE: Lorena Spindler

Un remerciement particulier aux personnes rencontrées sur la route, ayant participé au tournage et accepté de témoigner pour le spectacle.

CRÉATION STUDIO THÉÂTRE NATIONAL WALLONIE-BRUXELLES

PRODUCTION: Théâtre National Wallonie-Bruxelles

CONSTRUCTION DÉCORS ET COSTUMES:

Ateliers du Théâtre National Wallonie-Bruxelles

COPRODUCTION: Mars Mons Arts de la scène, Maison de la Culture de Tournai, Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine, La Coop asbl, Shelter Prod

AVEC LE SOUTIEN DE: taxshelter.be, ING & tax-shelter du gouvernement fédéral belge, Eubelius

Ce dossier a été réalisé par Cécile Michaux.

**THEATRE NATIONAL
WALLONIE - BRUXELLES**

Bd Émile Jacqmain 111-115
B-1000 Bruxelles
info@theatrenational.be
+32 2 203 41 55

www.theatrenational.be

LE SOIR



La 1ère



eubelius
advocaten advocats attorneys

ING

taxshelter.be
shelter prod